

Florence A. Rivay

# **L'Empire de la phobie**

**Publibook**

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook  
14, rue des Volontaires  
75015 PARIS – France  
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0103265.000.R.P.2004.035.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2004

« L'enfer, c'est les autres. »

Jean-Paul Sartre



Terrifiante l'amnésie de la petite enfance. Des souvenirs de cette période je n'en ai aucun. Comme si cette première vie appartenait à une autre. Les trois premières années ne sont rien d'autre pour moi que l'extension des neuf mois passés dans le ventre ; je baigne dans un liquide chaud et protecteur, le bruit et l'agitation du monde extérieur me parviennent atténués. La vie est alors une suite ininterrompue de partages, d'échanges, d'amours. L'harmonie. La plénitude.

Quelques souvenirs fragmentés, rescapés du coma :

De la maternelle, je vois la cour de récréation bordée d'une pelouse interdite ; une grande fille aux cheveux longs et clairs semble dicter aux enfants qui l'entourent les règles d'un jeu. Je suis à l'écart.

De petites tables carrelées alignées dans le couloir mènent à notre classe ; le cadeau pour la fête des Mères ? Un banc près du mur, les enfants l'enjambent en courant ; je les imite et me voilà sans connaissance. Ma tête a heurté violemment le mur.

Une grille verte s'ouvre sur l'école ; elle fait naître en moi d'indicibles angoisses. Cette grille marque la frontière entre deux mondes. De l'autre côté, je ne connais personne. Dans cet autre pays, je suis une étrangère. Adieu « *Sissinette* » et autre « *Sissi Panhé* ». Sur ma blouse rose maman a brodé en lettres blanches « *cantine, garderie* ».

J'ai la nausée...



# Psychologique, face et profil les racines du mal

## **Premier trouble**

L'école s'étend sur plusieurs mètres en façade de la rue de l'Aube, fruit d'architectes peu imaginatifs, érigée là, tel un bâtiment incontournable. Quelques arbres épars, rescapés du béton, s'élèvent dans la cour. La cantine en sous-sol est sombre ; les repas ennuyeux et bruyants.

Je suis en cours préparatoire et, de l'estrade, l'institutrice me regarde fixement. Elle va, c'est sûr, m'interroger.

« Florence !... »

J'ai brusquement très chaud. On dirait qu'à l'intérieur de mon corps une allumette s'est échappée de sa boîte, a frotté son extrémité inflammable contre le grattoir et a mis le feu à l'ensemble du corps. Les yeux brûlent aussi et j'y vois un peu trouble. La poésie jaillit de ma bouche, comme une lance à eau elle éteint le feu.

## **Inachevé**

Dans l'attente de l'achèvement des travaux de notre maison située à Ville, nous aménageons dans une maison de plain-pied à Colombes. Par les allées qui bordent notre habitation je déambule sereine quand, brusquement, surgit

de derrière un taillis un petit garçon à peine plus âgé que moi. Il se déculotte et brandit son sexe comme s'il s'agissait d'un trophée ! Surprise par tant de hardiesse, je rebrousse chemin le cœur battant.

## **Merci papa, merci maman**

Maman œuvre avec détermination et acharnement pour me donner le meilleur, toujours le meilleur, rien que le meilleur. Elle ne dispose pas de tout son temps, il faut bien qu'elle travaille, et se trouve, l'été de mes six ans, fort dépourvue face à l'immense plage de temps libre que représentent les vacances scolaires. Elle ne bénéficie alors que de trois semaines de congés et doit décider de l'endroit où je passerai les cinq autres. Le sujet est abordé lors du conseil de famille.

C'est un conseil de famille restreint puisqu'il ne compte que deux membres, mon père et ma mère. Cette dernière en est à la fois l'instigatrice et la présidente. Le règlement de ce conseil, qu'elle a elle-même élaboré, stipule, je cite : « Le président du conseil bénéficie d'une voix au titre de sa fonction. » Chaque membre bénéficiant de sa voix de membre, cela revient à octroyer à ma mère une voix supplémentaire. Elle possède donc les pleins pouvoirs et peut se passer de la présence de mon père pour statuer sur l'ordre du jour.

Quand la question : « Faut-il envoyer notre fille en colonies de vacances ? » est posée lors du conseil de famille, ma mère use de ses deux voix pour répondre par l'affirmative, tandis que mon père dépose dans l'urne son unique bulletin qui exprime exactement le contraire. Au fond, il fait son devoir mais il sait bien qu'il ne sera pas entendu. Je suis donc déportée au camp du Lot-et-Garonne

pendant cinq semaines. A cette occasion, je réprime l'amour que j'ai pour ma mère et reste seule, désemparée, attendant, déprimée, la délivrance.

Je me souviens de l'arrivée triomphante du car à Moncabrier : des centaines de valises attendent leur propriétaire sous le hall découvert. Fébrile, je me presse, les yeux grands ouverts, à la recherche du seul objet qui désormais me lie à ma vie antérieure. Je ne revois mes parents que dans cinq semaines et les seuls liens qui me rattachent à eux sont les courriers et les colis estampillés de l'hydravion CAMS 53. Cet isolement est une tragédie et je découvre à grand renfort de sanglots ce que le mot « déprimer » signifie.

Rassemblés sur la terrasse qui surplombe la piscine, nous écoutons, attentifs, la directrice de l'établissement qui appelle chacun d'entre nous et lui désigne son tuteur. Puis nous sommes répartis dans de petits bâtiments de plain-pied en deux groupes de dix. Le hall d'entrée marque la frontière entre les deux groupes. Les dortoirs comptent cinq personnes. Le moniteur bénéficie d'une chambre étroite entre les deux pièces : deux petites fenêtres coulissantes ouvrent sur chacune d'elles. Je choisis le lit près du mur ; intimité illusoire, il permet à mes larmes, la nuit venue, de mouiller l'oreiller dans l'anonymat !

Nous déjeunons à huit heures trente après avoir fait notre toilette. Le repas du midi est suivi d'une demi-heure de liberté surveillée dans les bois, laquelle liberté précède la sieste réglementaire. Quelques après-midi par semaine sont l'occasion d'un bain collectif dans la piscine du centre. D'autres fois nous participons à des jeux de piste ou de ballons. Seule la marche hebdomadaire nous rassemble, unanimes : chaussés de pataugas, nous arpentons les chemins du Lot-et-Garonne. Un seul objectif : la boutique de

souvenirs et de friandises. Là, nous remplissons nos sacs de bonbons multicolores avec empressement et gourmandise puis nous retournons au centre, joyeux, évaluant et comparant nos trésors.

Les veillées sont interminables et ennuyeuses. Je veux aller dormir et rêver au bonheur perdu : dans ce désert affectif maman apparaît désormais comme un mirage. Quelques enfants libérés du joug parental (et heureux de l'être) sautent sur les lits ou, pis, se livrent à des batailles de polochons ! Ces trouble-fêtes m'exaspèrent. Je veux dormir.

J'attends avec impatience la Grande Fête, jeux olympiques de fin de séjour, qui me libérera de cet enfer. Par équipes, nous nous livrerons à des épreuves insipides : manger les mains liées dans le dos une tranche de pain d'épices dégoulinant de confiture, les guêpes virevoltant à proximité ! Ou nous parcourons la piscine à la nage, serrant entre les dents une petite cuillère surplombée d'un œuf dur !

Quand enfin le séjour se termine je deviens euphorique. Soulagée, je manifeste ma joie en chantant à tue-tête les refrains gais et tristes appris durant le séjour au centre.

## **L'école de mon quartier**

A sept ans j'intègre le cours élémentaire de l'école Sainte-Marie et rencontre Nathalie. J'ai toujours eu tendance (fâcheuse ?) à m'acoquiner avec des filles qui présentaient des troubles du comportement. J'ai pour Nathalie une compassion sans bornes. Elle est de ces autres qui, par leur bêtise ou leur insuffisance, nous réconcilient

avec notre moi défaillant ; au fond, c'est vrai, on n'est pas si nul !

Je suis très jeune mais les gardiens de mon équilibre psychique, parents et enseignants, ont déjà mené à bien leur entreprise de destruction. Bien sûr ils ne l'ont pas fait exprès néanmoins ils m'ont convaincue ; je ne vauz rien. J'ai donc, du haut de mes sept ans, l'intime conviction que je suis nulle. Alors, forcément, pour répondre à leurs attentes, je m'applique à ne rien faire. C'est bien cela que l'on attend de moi n'est-ce pas ? Je ne vais pas décevoir. Si, comme l'écrit Gaston Kelman, « l'essentialisation est le procédé qui consiste à accepter ce que l'on dit de vous et à en faire une vérité, un élément constitutif de votre identité, de votre personnalité », les maladresses du corps enseignant alliées à celles de mes parents vont me condamner, et pour longtemps, à demeurer figée, pétrifiée, engluée dans la nullité. Et puis les enseignants qui se succèdent sur l'estrade semblent inaccessibles. Ils sont les rois, nous sommes leurs sujets, et à ce titre nous avons raison de nous taire. Alors quand je n'ai pas compris un exercice, je ne pose pas de questions ; j'ai trop peur de voir se noircir les yeux de mon interlocuteur ce qui signifierait qu'il me prend pour une andouille. Et c'est ainsi que, dans l'indifférence générale, je deviens un cancre. Après tout, ça ne dérange personne, il y a toujours eu de bons et de mauvais élèves. C'est dans l'ordre des choses.

\*

C'est une vieille école dirigée d'une main de fer par une religieuse. Dans la cours il y a une cloche métallique que l'on actionne à l'aide d'une corde pour sonner la récré.

Nous prenons nos repas dans une pièce exigüe. A quelques centimètres les unes des autres sont disposées des tables hexagonales, en formica jaune, entourées de six tabourets en bois. Le déjeuner ? Une véritable épreuve. A l'évidence, la diététique n'est pas à l'ordre du jour et la pomme de terre est bon marché. Sont-ce les préceptes de la chrétienté qui nous condamnent à n'éprouver aucun plaisir à nous sustenter ? Je préférerais faire pénitence. Le rituel ? Immuable. Chaque jour la dame de service, coiffée d'un voile bleu, s'avance vers notre table, portant avec peine une gamelle en fer de quatre-vingt centimètres de diamètre, flanquée d'une louche en son centre. La marmite déborde de pommes de terre. Grimaçants, nous tendons, en silence, nos assiettes ; la nourriture manque pour le moins de sapidité. Puis, après un bref passage dans la cour de récréation, nous regagnons notre classe, l'estomac repu.

### *Cours élémentaire, deuxième année*

Madame Landry, quinquagénaire austère et impitoyable, est notre institutrice. Elle violente régulièrement les élèves : « Je vais te mettre un aller et retour... », s'exclame-t-elle soudain à l'attention de François qui blêmit. C'est alors qu'elle le saisit brutalement par les cheveux et le gifle sur les deux joues ! Un silence monacal règne dans la classe ; nous craignons de voir se propager les foudres incontrôlées de cette vieille marâtre... C'est un soulagement unanime qui accueille la bonne nouvelle : Madame Landry souffre de la gorge et ne viendra plus nous faire la classe. Châtiment divin ?

Notre nouvelle institutrice, jeune auxiliaire, ne fait montre d'aucune autorité. Le contraste est saisissant. Nous découvrons avec joie le désordre et la désobéissance.

\*

Le manque, cette plaie suintante et purulente, cette gangrène. Voici revenu le temps des larmes. Oh tristesse ! Oh désespoir ! Les colonies de vacances.

\*

En cours moyen première année, il ne fait pas bon être indiscipliné. Du haut de son perchoir madame Poiret balaye son auditoire, à l'affût... Malheur à celui qui exerce ses talents d'orateur sans y avoir été invité ! Il risque de voir se déchaîner sur lui la colère institutionnelle : d'abord des cris, ensuite de terribles secousses. Mais au fond, cette sexagénaire aux cheveux en bataille n'a pas les moyens de ses ambitions : à peine a-t-elle donné l'assaut qu'elle capitule devant les larmes de ses victimes et redevient alors aussi inoffensive qu'un marchepied !

« L'année prochaine tu quittes l'école Sainte-Marie pour entrer à l'école Sainte-Lucie ! » dit maman d'un air triomphant. Je m'empresse de livrer la nouvelle à Nathalie sous le sceau du secret. Trahison et boomerang, je reçois en pleine face le secret bien gardé : convoquée dans le bureau de sœur Madeleine, chef d'établissement, je tréssaille. Cette quadragénaire est soufflée comme un grain de maïs passé à la casserole. Elle me précède, dodelinant d'une jambe sur l'autre. Quel cul, une véritable enflure ! Son déhanchement faillit me faire chavirer :

« J'apprends que vous allez quitter l'école et vous vous en réjouissez ?... Croyez-vous que cela va faire plaisir à votre institutrice ? »

Je ne sais quoi répondre à ses attaques en règle. Ne détient-elle pas en ce lieu le pouvoir suprême ? Je n'ai de justification que les larmes de mon corps.

Sainte-Lucie ne retiendra pas ma candidature.

\*

Colonies et symptômes en cortège... Fragmentation !

\*

*Cours Moyen, deuxième année*

A Sainte-Marie le syndrome du châtement n'est pas contagieux puisque sœur Catherine n'en est pas atteinte. Elle pêcherait plutôt par excès de complaisance. Elle porte la robe et le voile bleu, symboles de son appartenance au clan des engagées. Je suis séduite par son dynamisme et sa fraîcheur ; elle devient mon égérie.

Nous accédons à notre classe par un escalier en bois. Les bureaux nous sont attribués, à l'instar des années précédentes, en fonction de notre taille. C'est ainsi que j'occupe le dernier bureau de cette salle qui me paraît immense. Je peine à lire les consignes écrites sur le tableau noir et, anesthésiée par la douce voix de notre institutrice, je somnole.

Sœur Catherine soutient et encourage les meilleurs d'entre nous et laisse les moins bons à leurs digressions silencieuses. De fait, elle porte un intérêt très relatif à mes travaux d'écolière. Elle m'a convaincue : je continue à ne rien faire. Je regarde avec amusement Valérie qui, le cahier relevé pour masquer son forfait, lit pendant les cours. Je bavarde et rigole avec Françoise. Je m'ennuie.

Les frémissements d'une sexualité balbutiante ébranlent mes dix ans. Le soir venu, en préambule de mes nuits, je troque les lectures assidues de *Mickey magazine* contre